

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

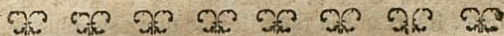
Göttingue [u.a.], 1756

Lettre I. Miss Harriet Byron à Miss Lucy Selby.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2433



HISTOIRE
DE SIR
CHARLES GRANDISON,
BARONET.



LETTRE I.

Miss HARRIET BYRON
à *Miss* LUCY SELBY.

Vendredi, 31. Mars.

Vous avez à présent, mes chers pa-
rens, tout ce que le Dr. Bartlet
nous a donné de cette touchante
histoire. Mon cousin & ma cou-
sine Reeves témoignent un vif
intérêt pour votre Harriet, aussi
bien que *Miss* Grandison, Milord, & Lady L.,
& d'autant plus que je paroiss soutenir la chose
avec courage. Dans leur intérêt pour moi, ils
ont l'air cependant de me croire une hypocrite;
d'où je conclus que je jouë mon rôle d'un air
assez gauche.

Tom. IV.

A

Mais,



Mais, ma chère, comme c'est ici un de ces cas en petit nombre dans lesquels une femme peut montrer de l'élevation de courage, je crois que les efforts pour y parvenir sont louables; & d'autant plus que je me propose de donner dans ma conduite, un exemple à Miss Jervois.

Le Docteur m'a dit à l'oreille, qu'Olivia est actuellement en route pour l'Angleterre; & que l'avis que sir Charles a reçu de cette résolution, est une des choses qui lui a causé du trouble, avec la nouvelle du dangereux état de son cher Jeronymo.

Il paroît que Lady Anne S. n'a pas encore renoncé à toute esperance sur sir Charles. Les deux sœurs qui la favorisoient une fois plus que toutes les femmes qu'elles connoissoient, n'ont pas encore pu gagner sur elles-mêmes d'informer une femme de son rang, de son mérite, & de sa fortune, qu'il ne peut y avoir aucune esperance; & elles se foucient encore moins de dire que leur frère se croit dans quelque obligation par raport à une Dame étrangère. Vous savez cependant que c'est ce que nous avions toujours craint; mais qui peut, à présent, appeler cela un sujet de *crainte*, connoissant le mérite de Clémentine?

Je voudrois, il me semble, que cet homme fût orgueilleux, vain, arrogant, vanteur. Qu'on pourroit aisément alors se débarasser de ses fers!

Lord G. fait sa cour fort assidument à Miss Grandison. Son Père & sa Tante doivent lui faire visite cet après-midi. Elle se conduit bizarrement avec Milord; cependant je ne puis croire qu'il lui déplaise beaucoup.

Le

Le Comte de D. & la Comtesse Douairière sont tous deux en ville. La Comtesse a fait une visite à ma cousine, mardi dernier. Elle parle de moi fort obligeamment. Elle dit que Milord a tant ouï parlé de moi, qu'il souhaite fort de me voir; mais elle a eu la politesse d'ajouter, que puisque mon cœur n'est pas libre, elle craindroit pour son fils les conséquences d'une visite.

Ma Grand-Mère, quoiqu'elle m'aimât si tendrement, ne vouloit pas que je demeurasse avec elle, parce qu'elle pensoit que son goût pour la méditation pourroit influer sur le mien, & me rendre grave dans un âge où elle dit toujours que la gaieté convient le plus: elle chassoit donc sa fille chez la meilleure des Tantes. Mais à présent je m'imagine qu'elle me permettra de lui tenir compagnie plus de deux jours dans la semaine. Mon Oncle Selby se passera volontiers de moi. Je ne pourrai plus soutenir la raillerie; & alors, à quoi serois-je bonne?

La belle affaire que j'ai faite, dit-il, en venant en ville? Cela est vrai; mais si mon cœur n'est pas tout-à-fait aussi à son aise qu'il étoit, j'espère qu'il est meilleur, ou du moins qu'il n'est pas pire que je l'avois apporté. Quand je n'y aurois gagné que de pouvoir admirer cet homme, ma course n'auroit pas été malheureuse. Mais cette reconnoissance, ces chaînes, avec toutes leurs fâcheuses suites... Mais permettez moi de dire avec ma Grand-Mère, que l'homme est sir Charles Grandison! Le même homme dont les vertus ont gagné Clémentine. Je vous assure, ma chère, que toute malheureuse



se qu'elle est, je la compte parmi les premières des femmes.

Je n'ai pas joui beaucoup de la compagnie de sir Charles, plus cependant, je crains, que je n'en jouirai jamais. Cela est très-vrai . . . O cœur! le plus capricieux des cœurs, soupire si tu veux!

Vous avez vu combien peu il a été avec nous, quand nous étions absolument sous sa main, & lui, comme nous le pensions, sous la nôtre. Mais un tel homme ne peut pas, ne doit pas se livrer tout entier à une seule famille. Oh, Lucy, s'il entre dans les emplois publics, (car sa patrie n'a-t-elle pas des droits sur lui supérieurs à ceux des particuliers?) quel moment de liberté aura-t-il? Comptons quelques-unes des affaires où, de notre connoissance, il est engagé à présent.

La famille Danby doit prendre quelque portion de son tems.

Sa fonction d'exécuteur testamentaire pour la disposition des 3000 l. en charité, en France aussi bien qu'en Angleterre, lui en prendra beaucoup plus.

On peut dire que Lord W. est sous sa tutelle, pour le bonheur avenir de sa vie.

Les affaires de Miss Jervois & le soin de sa personne, demandent beaucoup de son attention.

Il est son propre homme d'affaire.

Il est occupé à faire des changemens à sa terre de Grandison: il y a un nombreux voisinage qui s'impatiente de le voir fixé parmi eux; & il aime beaucoup lui-même ce séjour.

Ses

Ses biens en Irlande prospèrent beaucoup, par les ouvrages qu'il y a mis en train, quand il a été sur les lieux; & il pense, comme nous l'a fait entendre le Dr. Bartlet, à y faire une autre visite.

Le mariage de sa sœur avec Lord G. est un autre de ses soins.

Il a des services à rendre à son ami Beauchamp auprès de son Père & de sa belle Mère, pour faciliter son retour.

La visite qu'il craint d'Olivia, lui cause de nouveaux troubles.

La famille de Bologne, & sur-tout le dangereux état du Seigneur Jeronymo, & le dérangement d'esprit de Clémentine ... O Lucy! ... A-t-il le loisir d'être amoureux! ... Mais cependant comment puis-je dire cela, puisqu'il l'est déjà? Et de Clémentine ... Et ne croyez-vous pas que, quand il ira en France pour l'exécution du Testament, il ira faire une visite à Bologne? ... Ah, ma chère, sûrement il le fera!

Après donc qu'il aura quitté l'Angleterre, ce qui, je suppose, sera bientôt, & quand je serai dans le Comté de Northampton, quelles occasions de le voir restera-t-il à votre Harriet, à moins qu'elle ne puisse obtenir comme une faveur, le pouvoir d'accorder à Emilie sa prière d'être avec elle? Alors, Lucy, après son retour en Angleterre, peut-être qu'en visitant sa pupille, une fois l'année, ou environ, il verra, & remerciera de ses soins pour son Emilie, sa Harriet, devenue presque étrangère pour lui! ... Peut-être *Lady Clémentine Grandison*



fera-t-elle avec lui! Dieu la rétablisse! Surement, je serai capable, si elle devient Lady Grandison, de me réjouir de sa guérison! ...

Fi! ... Pourquoi cette larme involontaire? Vous l'auriez vue par la tâche qu'elle a faite, quand je ne vous l'aurois pas dit.

L'excellent homme! Le Dr. Bartlet vient de me parler d'une visite que sir Charles a reçue, avant que de sortir de ville, des deux fils cadets de M^e. Oldham.

L'un a sept ans, l'autre environ cinq; ce sont de fort jolis enfans. Il les a embrassé, dit le Docteur, avec autant de tendresse que s'ils étoient les fils de sa Mère. Il s'est informé de leurs goûts, de leur conduite, de leurs amusemens, & a gagné également leur amour & leur respect.

Il leur a dit que s'ils étoient sages, il les aimeroit; & qu'il avoit un bon ami, qu'il respectoit comme son Père, un homme avec des cheveux blancs, leur dit-il, afin qu'ils le reconnussent à la première vuë, qui de tems en tems, quand il se trouveroit en ville, s'informerait de leur bonne conduite, & les récompenseroit selon qu'ils le mériteroient. En conséquence il a prié le Docteur Bartlet de leur accorder sa protection, & de faire savoir à la Mère, qu'il seroit bien aisé de la voir avec ses trois fils, quand il seroit de retour en ville.

Le Docteur avoit été les voir, quand il est venu vers moi. Ils les avoit trouvé tous trois avec leur Mère. Les deux cadets le reconnoissant d'abord sur la description que leur en avoit faite sir Charles, se jetterent d'eux-mêmes à ses

ses

ses genoux, & lui demandèrent sa bénédiction.

Monsieur Oldham est âgé d'environ dix-huit ans; il a de bonnes inclinations, & est bien élevé. Il étoit plein de reconnoissance pour la faveur de cette invitation.

Celle de la Mère n'avoit pu se contenir. Elle donna des bénédictions sans nombre à la bonté qu'avoit son bienfaiteur de penser si obligamment à elle, & à ses deux fils: elle dit que depuis sa gracieuse conduite envers elle à Essex, il avoit toujours été le premier & le dernier sujet de ses prières. Mais elle ajouta que l'invitation pour elle-même étoit un trop grand honneur pour qu'elle pût l'accepter: elle ne pourroit soutenir sa présence. Hélas, Monsieur, dit-elle, la plus amère, la plus sincère repentance peut-elle effacer les fautes passées?

Le Docteur lui dit, que sir Charles Grandison s'étoit toujours fait une règle, de relever les esprits humbles & abbatus. Votre naissance, & votre éducation, Madame, vous donnent droit d'entrer dans les premières compagnies; & quand on peut considérer la conduite d'une personne sous deux jours differens, il fait toujours attention au plus favorable, & oublie l'autre. Je vous conseille absolument, Madame, d'y aller, puisqu'il vous a invité. Il parle avec plaisir de votre humilité, & de vos bons sentimens.

Le Docteur m'a dit que sir Charles a pris des informations sur le mariage du Major O-Hara avec M^e. Jervois, & qu'il s'est assuré qu'ils sont effectivement mariés. Il me semble que je suis bien aise, pour Miss Jervois, que sa Mère ait changé de nom. Ils ne font pas fort bien en-



semble depuis leur dernière entreprise : car le mari, qui a souffert longtems de la pauvreté, craint de perdre, tout au moins, la moitié de la pension de sa femme, à cause de ce qui s'est passé, & l'accuse de l'avoir engagé dans cette mauvaise démarche, qui a attiré sur lui, dit-il, le ressentiment d'un homme admiré de tout le monde.

Le Procureur, qui avoit été voir sir Charles de la part de ces gens, y étoit retourné à leur prière, pour lui dire qu'ils esperoient de ne pas perdre une partie de leur pension, & pour lui exprimer le repentir qu'ils avoient de l'avoir offensé.

Madame O-Hara a aussi demandé comme une faveur, de voir sa fille.

Sir Charles chargea le Procureur, qui est un homme estimé, de leur dire que si M^e. O-Hara vouloit venir le mercredi suivant à cinq heures au quarré de S. James, elle y verroit Miss Jervois ; & qu'elle seroit la bien venuë si elle vouloit amener son mari, & le Capitaine Salmonet, pour qu'ils pussent se convaincre qu'il ne leur vouloit point de mal.

Adieu, jusqu'à tout à l'heure. Miss Grandison est venuë avec son air empressé ordinaire, pour m'engager à être présente cet après-midi, à la visite du Comte de G. & de Lady Gertrude sa sœur, vieille fille, qui aime tendrement son neveu, & veut le faire héritier de ses grands biens.

Vendredi soir.

Le Comte est un galant homme: Lady Gertrude est une fort agréable personne. Ils ont vu
Miss

Mis Grandison avec les yeux du jeune Lord, & ont été plus contens d'elle, comme je le lui ai dit ensuite, que je ne l'aurois été, ou qu'ils ne l'auroient été eux-mêmes s'ils l'avoient connue aussi bien que je la connois. Elle n'avoit pas douté, me répondit-elle, que je ne la trouvasse en faute; & cependant elle avoit été aussi bonne qu'elle pourroit l'être quand il s'agiroit de sa vie.

Un air de malice dans tous ses mouvemens! Des coups d'œil sur moi à propos des empressements de Milord G.! Une si grande peur dans celui-ci de ses regards relançans! Un air de satisfaction moitié timide, moitié aisé, quand il avoit fait quelque chose, où il avoit dessein d'être obligeant; & de tems en tems quelque tentative de raillerie, comme s'il n'avoit pas eu grand peur d'elle, & qu'il osât lui dire à elle-même son sentiment! De son côté un certain air dans ces occasions, comme si elle eût eu un écolier devant elle, & qu'elle eût été prête à lui donner sur les doigts, si personne n'avoit été présent pour demander pardon pour lui. Pour tout cela, quoique je ne puisse m'empêcher de l'aimer pour sa malice-même, j'aurois pu cependant, dans le fond du cœur, pour l'amour d'eux, & encore plus pour l'amour d'elle, la gronder sévèrement.

C'est une charmante fille. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait lui va bien. Mais je crains si fort ce qui en peut arriver quand l'Amant sera changé en époux, que je voudrois de tems en tems, quand je la vois se réveiller, qu'elle se souvint qu'il y a eu une fois dans le monde



un Capitaine Anderson. Mais elle s'est fait une règle, dit-elle, de ne se souvenir de rien qui puisse la tourmenter.

Ma mémoire, me disoit-elle une fois, ne m'a-t-elle pas été donnée pour mon avantage, & en ferai-je la matière de mon tourment ? Non, Harriet, je laisse cela à vous autres, sages, & nous verrons ce que vous y gagnerez.

Voici, Charlotte, lui dis-je, ce que les sages peuvent y gagner... Vraisemblablement le souvenir de leurs méprises leur fera éviter bien des inconvéniens, dans lesquels votre oubli peut faire tomber vous autres, étourdies.

Eh bien, eh bien, dit-elle, nous ne sommes pas tous nés pour le même honneur. Les unes sont données pour avertissement, les autres pour exemple. Et les premières sont généralement d'une plus grande utilité au monde.

A présent, Charlotte, lui dis-je, vous renversez votre propre raisonnement. Les personnes choisies pour servir d'avertissement, peuvent-elles être à beaucoup près aussi heureuses, que celles qui sont données en exemple.

Vous avez raison, autant que je le puis comprendre, Harriet ; mais je suis le mouvement présent, & je tâche ensuite de trouver une excuse pour ce qu'il m'a fait faire ; & toute la différence par raport à la récompense, c'est que j'ai de la *joie* & vous du *contentement*, mais le contentement c'est un pauvre mot, je le trouve insupportable.

Voilà comme auroit dit Biddy dans la Comédie, Charlotte. Mais quelque pauvre que soit ce mot pour vous & pour elle, donnez moi du
con-

contentement plutôt que de la joie, s'ils doivent être séparés. Mais je ne vois pas qu'une fille d'une aussi heureuse constitution que ma Charlotte, ne puisse avoir tous les deux.

Elle me donna un soufflet... Prenez cela, Harriet, pour m'appeler une Bidy. Je crois que si vous ne trouvez pas de la *joie*, vous trouvez du *contentement*, dans votre sévérité.

Mon cœur & mes joues étoient réchauffés par les louanges que le Comte & sa sœur, avec une ferveur qui leur faisoit honneur, donnèrent à sir Charles Grandison, en nous rapportant ce que disoient de lui je ne sai combien d'hommes & de femmes de considération. Qui ne voudroit être bon? Qu'est-ce que la vie sans la réputation? Ne souhaitons-nous pas qu'on parle de nous honorablement après la mort? Et quelle portion de ce bonheur n'a pas cet excellent homme pendant sa vie!... Puisse-t-il, pour l'honneur de la nature humaine, dont il est un si grand ornement, n'arriver jamais rien qui le ternisse!

Ils me firent cent beaux complimens. Je ne pouvois qu'être contente de me voir bien dans leur esprit; mais, croyez moi, ma chère, je ne jouissois pas de leurs louanges pour moi, comme de celles qu'ils lui donnoient à lui. Il me sembloit en effet que sans partager le mérite, je partageois les louanges par l'approbation que donnoit mon propre cœur à ce qu'ils disoient de lui. Oh, Lucy, n'y auroit-il pas dû avoir une relation entre nous, puisque ce que je viens de dire qui se passe en moi quand je l'entends louer, est une preuve que mes sen-

